

L'Abbeille.

14ème Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur.”

14ème Année.

VOL. XIV.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 14 OCTOBRE, 1880.

No. 2.

M. l'abbé André-Adrien-Joseph Papineau.

Le dix septembre dernier, le Séminaire perdait, par la mort de M. A.-A.-J. Papineau, un de ses membres les plus dévoués, un de ces prêtres dont l'Esprit-Saint lui-même fait l'éloge, quand il dit : “ *Et dies pleni invicentur in eis.*”

Né à St Martin de l'Ile Jésus, le 6 mars 1845, il entra au petit séminaire de Québec en 1857, et se fit bientôt remarquer par ses talents aussi bien que par ses vertus. Sa conversation était pleine de charmes : d'un caractère agréable, il savait plaire à tous ceux qui l'entouraient, en même temps qu'il les édifiait par sa grande humilité. Durant toutes ses études, il sut s'attirer l'estime et le respect de ses maîtres et de ses condisciples.

Il prit l'habit ecclésiastique en 1866. Le Séminaire, voulant le récompenser de son amour de l'étude et reconnaissant en lui une grande érudition jointe à un jugement sûr, le nomma assistant-professeur de philosophie. Deux années plus tard, M. Papineau était chargé de donner les cours et il enseigna cette science jusqu'en 1875. S'il y eut des professeurs d'une pénétration d'esprit plus prompte et d'une élocution plus facile, peu possédèrent leur matière aussi parfaitement et lui furent comparables pour la solidité et l'étendue de leurs connaissances.

Atteint de la maladie qui devait le conduire au tombeau, il crut pouvoir refaire sa santé délabrée en abandonnant la vie de l'enseignement pour celle du ministère paroissiale. Il fut nommé vicaire, à l'Islet et là, comme au Séminaire, il sut gagner l'estime de tous par ses vertus et ses bonnes qualités. Il lui fut facile de s'apercevoir qu'il n'avait aucune disposition naturelle pour ce genre de vie, et, au mois de septembre 1877, le Séminaire avait encore le plaisir de le compter au nombre de ses prêtres auxiliaires.

Un grand amour du travail, une mémoire excessivement tenace, une patience à toute épreuve, qui peut triompher de tous les obstacles, tout le désignait comme le digne successeur de M. Maingui, et il fut nommé archiviste, charge qu'il remplit avec assiduité et succès jusqu'à la fin de l'année dernière.

M. Papineau se distingua toujours par un grand amour de l'étude et il fut une preuve vivante de la futilité de l'assertion de ceux qui prétendent que l'étude dessèche le cœur et dissipe le parfum de piété si nécessaire au chrétien. L'intelligence, disent-ils, est bientôt absorbée par la variété et les difficultés des sciences, le sentiment religieux se refroidit et de là naissent souvent l'indifférence et la tiédeur dans le service de Dieu. La science était loin de produire sur M. Papineau ce triste résultat. Il savait laisser les livres quand il était dans le temple du Seigneur et qu'il vaquait au saint exercice de la prière ; il savait que les instants que l'homme emploie à rafraîchir son âme dans la conversation avec Dieu, ne sont pas perdus pour son instruction ; car le travail de l'homme pieux est toujours béni, et le calme que la prière met dans le cœur double les forces de l'intelligence. On pouvait appliquer à ce saint prêtre les paroles de S. Bonaventure : “ *Quo doctior erat, eo aptior ad amandum.*” Plus il possédait de science, plus il avait le cœur aimant.

M. Papineau a dû méditer souvent ces paroles de Pierre de Blois : “ *Sine charitate, sacerdos dici potest, esse non potest.*” Il s'était tellement rendu maître de son caractère naturellement prompt, qu'il paraissait le plus doux des hommes ; prouvant, une fois de plus, que si le chemin de la vertu est, au commencement, étroit et embarrassé d'épines, à mesure qu'il monte, il devient plus facile et mille odeurs suaves en rendent le parcours délicieux. Toujours prêt à rendre service, toujours aimable et instructif dans ses conversations, il savait puiser sans cesse dans le trésor de son cœur des paroles pleines d'aménité ; il y puisait cette bonté qui étend un voile sur les fautes d'autrui, cette bonté qui excuse, qui interprète tout pour le bien.

Il avait acquis l'art de pratiquer la charité, de donner beaucoup aux écoliers pauvres, de soulager une multitude d'infortunes, sans que ces actions fussent connues. Le propre des vertus chrétiennes, c'est de vivre de silence ; elles sont comme les racines, elles nourrissent tout, elles donnent à l'arbre, c'est-à-dire, à l'existence toute entière, la fraîcheur et la verdure, mais, pour elles, elles

vivent habituellement cachées. M. Papineau connaissait ces paroles de Notre Divin Sauveur : “ Prenez garde de faire votre justice en présence des hommes, afin qu'ils vous voient ; car vous n'auriez pas de récompense auprès de votre Père. Quand vous faites l'aumône, ne sonnez pas de la trompette..... mais que votre main droite ne sache pas ce que fait la gauche, et que votre aumône demeure dans le secret, et votre Père, qui vous voit, vous récompensera.” Dieu lui-même se chargeait de récompenser cet amour du prochain, car il sait rendre agréable ce que le monde considère comme pénible. Y a-t-il en effet un plaisir plus intime, plus délicat, plus pur, plus divin, que celui qui consiste à faire le bien, à le faire avec un cœur large et chrétien, et surtout à le faire gratuitement, sans compter, je ne dis pas sur la reconnaissance, mais même sur le regard de l'homme, n'ayant pour témoin que Dieu et ses Anges ?

Ceux qui connaissaient la grande humilité de M. Papineau ne seront pas surpris de le voir participer à toutes les œuvres de charité, presque à l'insu de tout le monde. Il était très-érudit dans toutes les branches des connaissances humaines, qu'il cultivait par une étude constante, et cependant, modeste, réservé, il munissait sa bouche d'une garde de circonspection, il édifiait par la simplicité de ses paroles et il paraissait s'appliquer à n'en pas prononcer une seule qui eût l'orgueil pour principe. Instruit par l'Esprit Saint, il savait que “ celui-là seul est parfait, qui est irrépréhensible dans ses paroles,” et “ qu'il ne peut y avoir de vraie, de solide piété pour celui qui ne veut pas imposer à sa langue le frein de la sagesse.”

Cette union de la science et de l'humilité conciliait tous les cœurs à M. Papineau. Une chose, en effet, est d'autant plus aimable qu'elle est plus rare. Or, rien n'est si rare, ici-bas que la vue de ses deux qualités se donnant une main amie et marchant du même pas dans le chemin du progrès. Le monde est rempli de ces hommes de talents réels qui, retirés au centre de leur esprit comme dans un sanctuaire profane, se placent en face de leur propre excellence et l'ensorçoilent à la main, s'admirent, s'extasient